

Journal d'automne

Geneviève Letarte

Numéro 52, printemps 1992

JE est un autre... hors de soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15116ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Letarte, G. (1992). Journal d'automne. *Moebius*, (52), 97–108.

JOURNAL D'AUTOMNE

Geneviève Letarte

Cela s'appelle écrire. C'est un peu comme la mélancolie qui ne trouve pas d'exutoire, alors tu en appelles un autre, un autre Je qui ne dormait pas, lui, au fond de la maison, un Je plus glorieux, très peu repenté dans les talons aiguilles et les bas filets. Dehors, des milliers de feuilles jaunes scintillent au soleil pendant qu'au téléphone ta voix est faible comme si tu parlais de très loin ou qu'une immense fatigue t'empêchait de me serrer dans tes bras. Mon sac à dos est prêt, mais je ne veux pas partir seule, et toi, tu n'as pas encore terminé ton roman.

J'ai essayé d'être un Chinois né à Hong Kong, vivant à Montréal depuis vingt ans et ne parlant pas un mot de français ni d'anglais. J'ai essayé d'être une femme de ménage aux petits seins suants au-dessus des bols de toilettes des autres. Et aussi la fille d'un révolutionnaire d'Octobre, et aussi la blonde d'un gars bien élevé qui avait eu son heure marxiste. Mais. La fiction ne m'intéresse pas, je n'aime que ce qui se rapproche le plus de ma petite âme exacerbée.

Quand je vais au cinéma et que je sens la volonté du scénariste d'avoir essayé de raconter une maudite bonne histoire, ça me tue. Les bonnes histoires sont tellement là, tellement lentes aussi, et parfois elles s'accélérent parce que

le taux d'amour est à la hausse. Alors on voudrait quelqu'un avec soi, avec qui vivre et parler, quelqu'un avec qui il n'y aurait pas juste le sexe, mais le sexe aussi.

Moi, c'est cette petite fille qui avance les yeux grand ouverts, filmée par la caméra vidéo, enfant pleine de désir et de craintes qui aspire au bonheur comme un fuyard aspire à l'abri. J'aurais voulu les tenir tous par la main et leur donner cette chaleur dont ils avaient besoin, mais moi aussi j'étais en manque, alors je les ai lâchés en leur souhaitant bonne chance, et j'ai continué à marcher, les bras vides et les yeux ouverts.

Pendant que je me cherche et m'éparpille dans toutes les directions, j'entends dire qu'il n'y a pas de création sans perte, pas de rencontre sans hasard, pas de voyage sans larmes. Alors je pleure, et mes larmes s'échappent de mes tiroirs pour aller se perdre dans les lacs et les fleuves de l'humanité dévouée ou assassinée. J'ai été une reine chasseuse de rats d'égouts, une infante déçue par le mauvais goût, une pauvre toujours en manque. Aujourd'hui je m'en fous. Je suis une forêt maganée. Une planète bafouée. Une amoureuse qui en a vu d'autres. J'existe. Je suis pleine.

Au fond de mes carapaces molles, je vous entends mugir, foyers largués de mon enfance difficile, maîtres imparfaits de mes rues mouillées, parfums pervers de mes années de femme pas fatale. Je vous connais mal et pourtant il y a si longtemps que nous vivons ensemble, tapis dans le cœur conscient de ma bête, de ma bêtise. Vous, mes multiples moi déguisés par les charpentes insondables du Je, vous mes cavaliers fatigués, mes amours fredonnées jusqu'à l'indécence, certain soir d'automne où septembre est aussi beau que la chanson qui porte son nom, j'en arrache avec vous.

C'est dimanche. La bouteille de vin rouge est ouverte. La table aussi est rouge. Des autos passent dans la rue mouillée et j'espère que tu appelleras avant qu'il ne soit trop tard. Aujourd'hui était peut-être le dernier jour de l'été, avec son tapis de soleil sur l'herbe fanée, et les bicyclettes qui rôdaient sans faire de bruit. Moi, j'ai descendu lentement les escaliers et regardé des hommes farfouiller dans le moteur d'une vieille Volvo. Je venais de faire reculer le temps d'une heure, comme on nous en avait avertis dans les

journaux. J'ai roulé jusqu'à la boulangerie Saint-Laurent et puis il a bien fallu que je rentre chez moi.

Au cinéma il y a toujours un Je qui me plaît, un Je qui parle pour moi et me fait me sentir unique et indivisible. Le cinéma, c'est le rêve de ce Je ouvert et inespéré, percé par les fenêtres du possible. La star du moment, c'est toujours soi, étrangère intrépide, amoureuse incarnée, tragique val-seuse regardée de partout sans malaise. C'est ça le film, ce Je qui ne m'appartient pas et pourtant, c'est lui qui me porte vers demain et vers toi.

Bonjour. J'ai beau crier, mon ordinateur ne me reconnaît pas, il ne sait pas mon nom et ne veut pas me préparer mon petit déjeuner. La technologie ne change donc rien à la solitude! Le téléphone sonne, c'est A. D'habitude quand il est de bonne humeur, il ne m'appelle pas. Effectivement, il n'est pas de bonne humeur et moi je fais un effort pour qu'il ne remarque pas ma tristesse. Résultat : nous irons demain voir ensemble le dernier film de Wenders.

C'est un peu comme pour le Non au référendum ou la mort de René Lévesque dans le film de Leduc, il y a des choses comme ça qu'on ne peut partager qu'avec une seule personne, et on sait très bien qui c'est.

Ça ne m'amuse pas du tout de penser que j'aurai bientôt quarante ans et que je serai totalement inconnue, même de mes propres enfants.

Cette semaine il y a eu une journée magnifique, éclatante de lumière et de couleurs. J'avais rêvé d'aller avec toi dans la montagne, mais c'est avec Catherine que je l'ai fait. Elle avait mis du rose foncé sur ses lèvres et nous avons parlé de l'amour en marchant très lentement. Son veston noir, mon jacket jaune, nous étions deux amies qui aiment la douceur et les paysages mordorés.

Je fréquente deux hommes qui parlent anglais. À la fin de l'hiver, je serai soit parfaitement bilingue, soit complètement désespérée.

Comme c'est étrange. On dirait qu'à force de le faire on apprend. On apprend que les saisons reviennent, que nos cheveux doivent être lavés, que la musique est importante. On apprend que l'amitié peut survivre, qu'on peut la préserver de la catastrophe nucléaire.

J'ai toujours vécu dans, par, pour, avec et malgré ma dualité. Il y a en moi au moins deux personnes que je dois endurer chaque jour. Je ne sais pas si Rimbaud y pensait, mais pourquoi faudrait-il que les choses deviennent impossibles pour qu'on y prenne goût?

C'est dimanche et il fait soleil. Je néglige les questions sans réponses, je ne renvoie pas mes appels, je ne sais pas quand nous nous reverrons. Il y a des sourires sur des visages inconnus, de la tristesse sur certains visages connus. Je ravale mon chagrin, pourquoi en rajouter à la misère du monde?

Hier je suis allée dormir chez C., dans des draps bleus, pas loin du port. Je voulais qu'il me tienne serrée contre lui, que nous ne fassions qu'un dans le sommeil et la nuit fraîche. Il a pris ma bouche dans la sienne et pendant de longues minutes je n'ai pas cherché à définir quoi que ce soit, enfouie dans le silence. J'ai parfois du mal à le regarder dans les yeux. *You make me shy. Why is this?*

I would like to be a woman with no regrets, no doubts, no fears. But I am a woman who regularly sinks into her madness, losing tons of time trying to understand her own mystery.

Le besoin d'être seule un bon nombre d'heures par jour, par mois, par année, oui. Mais être seule dans le fond de son âme, **NE PAS POUVOIR PARLER À QUELQU'UN**, non.

Tu me manques. Ici est impossible pour nous. Je l'ai toujours su, dès ce moment où j'ai pris le train vers toi, un train vétuste qui roulait vers le nord. Nous voilà redevenus des étrangers dans cette ville où il nous a bien fallu revenir, cette ville que nous ne songeons qu'à fuir désormais. La saison du tennis est finie. L'automne achève. Tu dis bonjour d'un ton anodin au téléphone. Maintenant, c'est l'avion que j'aimerais prendre avec toi. Et peut-être m'endormir sur ton épaule, pourquoi pas, avant d'atterrir là-bas.

Pourriture, animaux en putréfaction, carcasses de pigeons, voilà mes rêves de la nuit dernière. Il y avait un chien mort sur le balcon. Je me suis réveillée en pensant : oui, mon chien est mort.

Maudite solitude. Qui pleut dans les arbres nus, qui éreinte le miaulement des chats. La terre a soif et nous, nous

brisons nos rêves à coups d'urgence matérielle. Les trottoirs craquent sous nos pas, il n'y a pas de soldats ici, juste des femmes indiennes qui portent encore des sandales en plein mois d'octobre. Ce soir je vais écouter les nouvelles, il y a des mois que je n'ai pas allumé la télévision.

Je ne suis plus la même que cet été. J'ai recommencé à boire en écrivant et à fumer des cigarettes à onze heures du soir. J'avais la peau douce et dorée, les yeux clairs, les cheveux gonflés, me revoilà d'albâtre et toujours au bord d'un rhume.

Ils sont tous pareils. Ils veulent la paix mais ils veulent préserver les territoires conquis. Qui a péché? Qui pardonnera?

C'est un dimanche de pluie froide. Je marche dans Outremont puis sur la rue Mont-Royal. Personne à qui dire bonjour. Où êtes-vous, que faites-vous? Pourtant c'est bien hier que nous avons ri en nous enfouissant sous les draps, et que nous avons pensé à ce pays où nous pourrions partir l'année prochaine, et que nous nous sommes filmés en vidéo pour essayer de nous voir sous notre vrai jour.

Halloween. Les enfants déguisés se promènent en serpents dans les rues et finissent toujours par aboutir chez Jean Coutu. Ce matin à la banque, tous les employés étaient costumés : le caissier aux joues de bébé, en Cupidon, la madame à l'air revêche, celle qui s'occupe des gros montants, en paysanne, et le gérant en Zorro. Aussi sérieux que d'habitude, ils posaient les mêmes gestes d'un air morne malgré leurs maquillages et leur allure loufoque. Moi je faisais la queue en lisant *Madame Bovary* et je me sentais comme elle, rêveuse et ployant sous le poids de l'ennui.

Pluie froide, presque neige. Les garçons de vingt ans sont très jeunes. Moi qui n'ai pas eu de frère, je suis toujours étonnée de les entendre dire des niaiseries en toute innocence. Ils ont les yeux ouverts et sérieux. Ils existent tout simplement, pas gênés et droits comme des arbres.

Hier j'ai marché dans le parc en espérant te rencontrer, et puis j'ai continué ma chasse à l'homme sur la rue Saint-Laurent, entrant dans les bistrotts et les magasins pour voir si tu n'y étais pas, hésitant au coin des rues au cas où tu surgirais soudain, mais rien, il ne se passait jamais rien, et

le vent s'emballait dans mes cheveux, faisant de moi une amoureuse perdue et romantique au milieu du trafic. Quand quelqu'un a crié mon nom, j'ai frissonné, mais ce n'était pas toi, c'était un musicien qui remontait la rue avec sa guitare accrochée à l'épaule. Il a trouvé bizarre que je sois allée errer chez Warshaw sans rien acheter, pas même une demi-livre de beurre.

Toujours j'entends ta voix qui dit : je veux être heureux, en appuyant sur le «veux».

Les petites lampes identiques des maisons identiques en face de chez moi sont allumées, et je ne veux rien savoir de ce qui se passe là-dedans. Je n'aime pas ces maisons-là, parce que j'ai peur de ce qu'elles représentent : ennui, ennui et encore ennui. Tu as peur de ton propre ennui, me direz-vous. Bien sûr. J'aime être émue. Qu'un visage ou la forme d'un arbre me parlent soudain dans le silence de la ville. Que tes yeux virent au bleu foncé dans l'entrechoquement de nos paroles précipitées, de nos phrases pas finies. Que cette main qui un jour me fut inconnue sache aussi bien me toucher aujourd'hui.

La lune grosse, les champs dévastés de l'automne, la grisaille des bois avant la première neige, l'hésitation d'un passant qu'on a cru un jour reconnaître, toujours ce sont l'amour et la reconnaissance qui empêcheront le monde de s'effondrer.

Ma grand-mère a quatre-vingt-sept ans, et je n'aurai jamais qu'elle comme gourou. Ma grand-mère écrit. Pas des romans, pas des nouvelles, non, mais des millions de petites phrases pénétrantes et graciles, des millions de petites pattes de mouches éparpillées dans tous ces livres qu'elle aura lus, à défaut de ceux qu'elle aurait pu écrire.

Souvent quand je fais la vaisselle je pense à lui demander de me léguer ses écrits, mais c'est gênant je l'aime tellement, je ne veux pas qu'elle parte. Pensées, colères et souvenirs entremêlés au bruissement des lectures quotidiennes, petits carnets chinois tapis au fond des tiroirs, poésies inscrites jusque sur les miroirs, chère Mémé, tu es ma Berberova à moi, ma Colette, ma vieille dame indigne à moi, toi, mère de ma mère, toujours si prompte à la lucidité, si jamais j'osais un jour te faire ma requête, je t'en prie n'y

vois pas un signe d'avidité mais plutôt le témoignage solennel de mon amour et de mon respect.

Comment pourrai-je vivre sans toi maintenant que tu es entré dans ma vie? C'est ça la drogue, c'est ça l'intoxication. Après le vide, l'envahissement, et après l'envahissement, le vide à nouveau. Quelle sorte de cure faudra-t-il pour m'en sortir cette fois-ci? M'enfermer toute seule dans une chambre d'hôtel, comme Miles Davis ou Robert LePage? Oui, mais bordel de merde, on a besoin de témoins pour sa souffrance!

Rigidité. À chaque fois que j'aime, je finis par m'enfermer dans quelque chose.

Il y a de la tristesse dans l'air, comme un résidu de pétrole qui flotterait, une odeur douteuse dont on voudrait se débarrasser, mais comment faire? Le sol se défait sous mes pas, le ciel est loin, il y a un manque d'unité dans ma vie. À cheval entre le cahier noir et l'ordinateur, le journal et le «vrai» texte, je me demande qui je suis. Je ne veux pas qu'il y ait de frontière entre les deux. Pas de frontière entre mes obsessions banales et la tentative poétique. La foi, l'impuissance et le manque au même titre que la salade à faire ou les explications à fournir. Quant au réel, en autant qu'il y ait une écriture...

Un jour noir, un jour bleu. Il fait plein soleil dans les vitres, un soleil froid qui se réchauffe peu à peu lorsqu'il se répand sur ma table de travail. Ce n'est pas écrire bien qui compte, c'est écrire, avec le feu au cul.

Il y a des matins comme ça. On ne sait pas très bien si on est au bord de la grippe ou juste un peu angoissée. Le soleil s'étend là où il peut dans la maison et on voudrait quelque chose, on a de la fièvre dans les doigts, comme le désir très fort d'une communication privilégiée. Alors on se fait du café et pendant quelques secondes tout semble possible, même être ici et maintenant tout simplement.

Cette année, à ma fête, pas un homme ne m'a offert de fleurs, seulement les filles, les Européennes. Je viens d'avoir trente-six ans et pourtant il me semble que ce n'est pas moi. Moi, j'ai dix ans de moins, je suis à peine sortie de l'adolescence et me cherche encore. Je vis comme une fille

qui vient tout juste de partir de chez ses parents, décidée à être une artiste très existentielle.

Toujours le même paysage, vu du même angle par la même fenêtre. Toujours ce même bout de rue au bout de la même table rouge. Toujours la même lassitude à force de constater cela.

Je pense à toi mon amour, et des flocons de neige se mettent à tomber. Où es-tu? J'ai aimé ta crème à barbe, tes jeans noirs et ta voix basse. J'ai aimé aller au restaurant et au cinéma avec toi. J'ai aimé tes mains jouant du piano. Aujourd'hui, je suis seule et je rencontre des gens. Des hommes parfois. Il y a celui avec qui je dors dans un lit bleu. Il y a celui avec qui j'ai vu la mer. Il y a celui qui ne veut plus me parler. «Tous» ces hommes qui me peuplent, et pourtant la solitude est encore la plus forte, qui coupe toutes les amarres.

Partir d'ici. Des fois je ne pense qu'à ça. Je ne peux plus exister dans cette maison, parmi toutes ces images et ces objets trop connus. J'ai besoin d'un espace vierge pour écrire le livre qui brûle en moi.

Moi, femme des années quatre-vingt-dix, je suis parfois en attente comme une provinciale du début du siècle. Le drame, c'est de ne pas être géniale. On est là sur la brèche, mais pas dans le beau brasier.

La première neige chantonne sous les lampadaires. L'humidificateur ronronne pas loin de la fournaise. Un foulard autour du cou, les doigts froids, je vous parle comme si je vous avais toujours connus, témoins invisibles de ma soif et de ma faim, passants furtifs dans la marche du monde assourdie par la mouillure.

Je voudrais qu'un soir de neige molle nous allions patiner toi et moi, et que main dans la main nous ressentions le même bonheur qu'au bord de la mer en Gaspésie, par une journée géniale de soleil et de vent.

Je n'aime pas ces petits bouts de phrases plates que j'écris ces temps-ci, comme cette nouvelle mode littéraire on dirait, celle des petites phrases bien écrites, au ton morne, sans élan, sans désordre. L'écriture, c'est bien plus dur, bien plus viscéral, bien plus dangereux que ça, non? Mais il faudrait se subvertir soi-même pour y arriver, et je crois bien

que je me suis endormie en cours de route, oui, on dirait que j'ai perdu mes réflexes, mon urgence, mon trop-plein à faire hurler les fantômes.

Il n'y a pas d'écriture qui veuille faire plaisir à tout le monde.

Les Canadiens anglais : Edmonton, Vancouver, Ottawa, Toronto, Montréal.

Ces temps-ci ça me rend triste d'aller dans ma famille. Je réponds abruptement à ma mère et j'évite les sujets compliqués avec mon père, j'ignore leurs questions sur mes amours et quand on me demande si je n'irais pas me reposer à la campagne, je crie : mais merde, moi aussi je travaille, figurez-vous! Silence autour de la table. Le beau-frère rit par en dedans et ma sœur fait mine de rien. Alors on se reporte sur le petit garçon qui ne veut pas manger ses pâtes, on se met tous à lui parler en même temps et on oublie qu'on est cinq adultes autour de la table, cinq adultes qui n'ont pas une conversation très intéressante.

Je suis en colère. Et pourtant, ce n'est jamais moi qui attaque, ma rage est quelque chose d'enfoui et d'inhibé depuis des siècles. Moi qui peux être agressive et prompte à la réplique, jamais je ne me choque vraiment, non, car je ne veux pas perdre leur amour.

Oui mais, comme dit P. : tu peux pas dire je t'aime à quelqu'un à qui t'as jamais dit je te hais.

Oui mon amour. Je t'ai aimé, je t'ai haï et je t'ai dit tout cela. Aujourd'hui je pleure devant l'ordinateur. Ça pourrait être ça la thérapie, s'asseoir là tout de suite et écrire tout ce qu'on a sur le cœur, tout ce qui nous a empêchée de vivre depuis des siècles, et la traverser la maudite peine, et y rester tant qu'il le faudra pour en finir avec la misère, la honte et la médiocrité, la médiocrité de la honte, la honte de la misère, et y aller jusqu'au bout du monde avec soi-même, là où le chagrin quelques années plut tôt aurait été tel qu'on n'en serait pas revenue, là où le chagrin un jour sera petit et léger comme une caresse d'enfant, cette enfant qu'on a été justement, qui aurait tant voulu survivre au marasme et ne pas devenir l'adulte empoisonné, vil et mesquin, mais survivre plutôt comme un ange, très frais dans les nuits d'été, chaud dans les matins d'hiver, coloré, beau et fruité dans les

jours d'abondance, respectueux et solitaire dans les jours de guerre.

Cette peine est ancestrale et phénoménale, lourde comme une montagne et indivisible comme Dieu. Et si nous nous sommes tant aimés lui et moi, c'est pour nous être aimés jusque-là, jusque dans le désarroi de nos âmes assoiffées.

Je ne suis pas une femme tout à fait moderne. En fait, je subis mon siècle plus que je ne l'apprécie. J'aime les jupes longues et les coiffures à l'ancienne, les promenades au bord de l'eau, les châles et le thé quand il fait froid.

Monsieur Rimbaud, ça sera quoi, demain, être absolument moderne? On fera quoi de toute cette richesse et de tout ce désarroi? L'ancien ne sera-t-il pas toujours là, qui se mêle au nouveau? Et dans les modes et le dernier cri, n'y aura-t-il pas toujours quelque réminiscence du passé?

Il y a cela que j'ai été et cela que je voulais être. Entre les deux s'est creusé un fossé que j'ai cru un jour infranchissable. Maintenant encore il m'arrive de penser que je n'en serai pas capable, et mes larmes alors jaillissent comme du feu, et je me retiens de hurler, j'enfouis mon cri dans la paume de mes mains et ça se retourne par en dedans comme un gant, et ce sont toutes les cellules de mon corps qui en sont imbibées et je pleure, noyée dans le bleu de l'écran, je pleure par en dedans comme une droguée, comme une naufragée.

Les choses de soi que l'on ne comprend pas, on les reproduit toute sa vie sans s'en rendre compte, on les transporte avec soi sous toutes sortes de déguisements, si bien qu'elles finissent par nous être méconnaissables à nous-mêmes.

Dans la petite pièce ensoleillée, le froid s'agrippe à mes pieds, mes jambes, mon dos. Dehors le froid court sous les manteaux, fait exploser les gants et les foulards. Partout le froid est maître, iconoclaste et glacé, à faire frémir les bœufs.

Tu téléphones, ton père est mort vendredi. Au bout du fil tu respirez difficilement et moi, solidaire et silencieuse, je tends vers toi mon cœur et mon oreille immenses, et des images ressurgissent soudain, brassées par la tourmente : le

petit chalet dans la baie des Chaleurs, ton t-shirt délavé, tes yeux de la même couleur, la mer insupportablement froide, l'ivresse de nos corps après avoir éprouvé leur courage, les falaises rouges, les courts de tennis verts, le cliquetis des bicyclettes sur la grand-route.

Mon père est encore vivant, ce soir je lui dirai combien je l'aime.

Cet été des portes se sont ouvertes et le soleil est entré en moi. Ma bouche a retrouvé le goût de l'amour, et mes jambes ont couru des milles sans se fatiguer. L'automne ramène avec lui les choses du passé, des choses lourdes qu'il me faudra contempler une fois pour toutes avant de les assassiner. Exils, déménagements, ruptures, romans inachevés : tous ces voyages que je n'ai pas faits, toutes ces choses que je n'ai pas dites. C'est un vrai automne de scorpionne, exalté et frileux, en quête de.

Le temps est à mes trousses comme un chien mangeur d'hommes. Où sont les animaux du désir? Ils broutent paisiblement dans la pénombre pendant qu'autour d'eux s'agite un monde frénétique et avide de pouvoir...

Calme-toi, mais calme-toi donc, M.D. le dit elle-même : les femmes vivent autrement, elles ressentent autrement le temps, les maisons, les animaux, les arbres. Et toi, que ressens-tu?

Moi, j'ai besoin d'une plage. Une plage de temps. Une plage de sable. Une plage d'amour et de silence. Mais quand je lève les yeux, je ne vois que des petits Pères Noël en plastique accrochés dans les fenêtres, des manteaux courbés dans la grisaille, des camions inertes posés au bord des trottoirs comme d'énormes joujoux stupides.

Quand on vit seule, c'est fou tout ce qu'on peut se faire de bienfait à soi-même, mais c'est fou aussi comme ça peut devenir ennuyant à la longue.

Hallucination. J'ai vu ce film avec C., j'ai pleuré un peu et il a pris ma main. Quelques semaines plus tard, je revois le même film avec toi. Mêmes images, même musique, mais ta présence à mes côtés, si différente.

Le parc Jeanne-Mance est noyé dans la brume. Les gens du dimanche promènent leurs chiens, munis de pelles et de sacs de plastique. Les joueurs de tennis ont bel et bien

disparu. La montagne se dresse, nuageuse, de l'autre côté de la rue. C'est ma ville à moi, ma cité. J'ai beau vouloir la quitter souvent, je la trouve encore belle.

Je pensais : comme dans le film polonais je voudrais rire sous la pluie, renverser la tête en chantant, me retourner dans mon lit en pensant à lui, regarder les paysages à travers une boule de cristal.

Or voilà que de New York C. me rapporte, non pas une image, comme je lui avais demandé, mais une belle boule de cristal lisse et lourde. Elle est là sur la table, qui brille sous la lampe. Si je pars je l'emporterai, pour voir le monde à l'envers.

Vendredi. Je termine un autre cahier noir. Je colle une étiquette dessus, avec les dates, et je constate encore une fois les changements, les répétitions, les vicissitudes, les rêves, et je me demande quelle sera la prochaine étape. Par quels mots commencera le prochain cahier? Par quels gestes s'amorcera la prochaine année?

Écrire, c'est faire le saut de l'ange. Et c'est pour ça que je me suis mise à ce journal, pour qu'il me pousse des ailes avant l'hiver.